

n'en peut rien dire encore. Toute ce que nous pouvons faire, c'est de suggérer ce qui peut tendre à assurer une bonne récolte, et ce qui peut aider à augmenter les produits de nos animaux domestiques.

Pour semer nos grains pour herbe, ou pour prairie, il peut être de quelque utilité de savoir qu'une personne a fait rapport, devant une Société d'Agriculture en Ecosse, du résultat d'un essai qu'il a fait avec la graine de trèfle, et par lequel il est parvenu à assurer qu'une livre de trèfle rouge sur un arpent de terre, donne $6\frac{1}{4}$ graines par pied carré, tandis que la même quantité de trèfle blanc donne 16 graines aussi par pied carré, et comme la graine de mil est beaucoup plus petite que celle du trèfle blanc, nous pensons qu'une livre de mil donnerait près d'une quantité double par pied carré. Si ce calcul est correct, il ne serait pas nécessaire de semer autant de graine qu'on le fait ordinairement, pourvu qu'elle fût toute bonne, et que la terre aussi fût dans l'ordre convenable. Mais il arrive souvent que les cultivateurs sèment de la graine de trèfle, dont une partie n'est pas venue à maturité, et qui par conséquent ne lève pas. Il en est de même pour la graine de mil, dont une grande partie ne lève pas.

22 Avril, 1841.

A l'Editeur du Journal d'Agriculture.

MONSIEUR,—Quoique je ne sois pas moi-même agriculteur maintenant, je ne saurais néanmoins ne pas prendre un grand intérêt à tout ce qui a rapport à l'agriculture. Votre précieux Journal remplit, à ma pleine satisfaction, ce désir de connaissances agricoles, qui sont à la fois utiles et agréables.

Maintenant, si mes connaissances ne s'étendent pas jusqu'à la profondeur de la science, j'ose me flatter du moins d'en connaître les principes, c'est-à-dire, que je sais ce qu'il est bien de faire et ce qui ne l'est pas, jusqu'à une certaine étendue. J'ai souvent été étonné, en voyant le man-

que complet de soins de la part de nos cultivateurs, surtout auprès de la ville; et la force de cette remarque vous paraîtra évidente, quand j'aurai attiré votre attention sur l'immense quantité de bon engrais qu'on laisse perdre tous les ans. Quand la neige se fond dans nos rues, elle les laisse couvertes d'un riche fumier, qui s'y est amassé pendant tout l'hiver. La Corporation le fait enlever sans attention, et jeter dans quelques places retirées, au lieu de l'employer à enrichir la terre et à la rendre plus productive de ces fruits qu'un Créateur plein de bonté nous a donnés, mais qu'il nous faut obtenir à la sueur de notre front et par un travail assidu et une attention de tous les instans. En outre, les balayures des rues macadamisées sont un engrais précieux, et en Ecosse on les achèterait avec avidité, et à un prix très élevé, tant les cultivateurs écossais sont habiles à calculer qu'un léger déboursé dans les commencemens leur sera à la fin tripler leurs profits, et dans leur opinion l'engrais est le principal moyen de rendre leurs terres plus productives et par-là même plus profitables.

Je suis sûr, Monsieur, que si vous traitiez ces vérités que je viens de signaler, vous opéreriez un grand changement dans l'économie agricole des cultivateurs du Bas-Canada, car, croyez-m'en, un bon système d'engrais fera plus que ne peuvent faire l'irrigation, les égouts et les labours.

Je ne vous écris ces quelques lignes que comme suggestions; cependant vous pourrez les publier, si vous le jugez à propos. Peut-être seriez-vous mieux de traiter le sujet vous-même: vous le seriez d'une manière plus pertinente que je ne puis le faire.

Je demeure en même temps,

Monsieur,

L'AMATEUR.

Montréal, Avril, 1851.